

ZELLER, Suzanne, *Inventing Canada. Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 336 p. 15,95 \$

Camille Limoges

Volume 42, Number 1, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304668ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304668ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Limoges, C. (1988). Review of [ZELLER, Suzanne, *Inventing Canada. Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 336 p. 15,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(1), 121–124. <https://doi.org/10.7202/304668ar>

ZELLER, Suzanne, *Inventing Canada. Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 336 p. 15,95\$

La thèse centrale de cet ouvrage, c'est que la pratique des sciences descriptives, typique de l'ère victorienne, aurait joué un rôle-clé dans la genèse de l'idée d'une nation transcontinentale canadienne. Les inventaires scientifiques du territoire de l'Amérique du Nord britannique auraient fourni non seulement aux naturalistes, mais aussi à un large public, des outils en même temps qu'une caution pour l'appréhension de leur environnement et d'eux-mêmes comme spécifiquement canadiens. Au mouvement premier de retrait,

suscité par une nature d'abord perçue comme sauvage et inhospitalière, aurait succédé le projet utilitariste d'en mobiliser toutes les ressources et de fonder une société industrielle dont les nouvelles dimensions, débordant les limites jusque-là fixées par les aléas de l'histoire, se conformeraient davantage à l'invité de l'environnement physique dans toute son ampleur.

Comme l'écrivait en 1858 un des auteurs du *Canadian Naturalist and Geologist*: «As naturalists, we hold its [British America] natural features as fixing its future destiny, and indicating its present interests, and regard its local subdivisions as arbitrary and artificial.» L'inventaire scientifique de la nature aurait pavé la voie à la notion d'une nouvelle nation fondée sur des intérêts communs, plutôt que sur une culture commune, et aurait permis de fonder sur la nature même du territoire, au-delà de l'artifice et de l'arbitraire des frontières existantes, l'extension d'un océan à l'autre.

Cette thèse fournit en quelque sorte à l'ouvrage sa structure: ses trois parties analysent successivement la naissance et la consolidation de la Commission géologique du Canada, puis les travaux aux résultats certes moins brillants sur le géomagnétisme et la météorologie, enfin le riche développement de la recherche botanique canadienne. Pour des raisons non explicitées, l'autre grand savoir d'inventaire de l'époque, la zoologie, reste exclus de l'étude. Une brève conclusion précède des notes, fort érudites, qui n'occupent pas moins de 70 pages, le tout accompagné d'un copieux index.

L'âge industriel victorien ne fut pas seulement celui du fer, du cuivre, du zinc et de la machine à vapeur, mais aussi, bien évidemment, celui du charbon. Dès l'époque de Talon on avait repéré des gisements de plomb dans la péninsule de Gaspé, de cuivre sur les bords du Lac Supérieur et de fer dans la Vallée de la Saint-Maurice; mais le charbon n'avait été décelé qu'au Cap Breton. Au 19^e siècle encore on n'avait toujours pas réussi à en localiser dans la Province du Canada. Pour ses promoteurs, l'inventaire géologique du Canada allait justement avoir le double mérite de remédier à cet obstacle aux progrès manufacturiers et de s'assurer que le tracé de la frontière avec les États-Unis ne céderait pas à la nouvelle république de dépôts précieux. Le choix de William Logan pour mener cet inventaire tenait sans doute à ses liens avec la famille Molson, à l'appui des plus éminents géologues britanniques de l'époque, William Buckland et Charles Lyell, mais il ne lui était sûrement pas nuisible d'avoir précisément proposé une théorie sur la formation *in situ* du charbon et de passer pour expert sur tout ce qui concerne cette source fossile d'énergie. Cependant, en géologue compétent, Logan allait devoir révéler que la nature des formations géologiques de la province la frustrait de l'espoir d'y trouver du charbon. En revanche, comme le montre bien Suzanne Zeller, malgré les réticences de la Compagnie de la Baie d'Hudson, cette carence de charbon allait notablement nourrir les visées expansionnistes vers l'Ouest où l'on pourrait peut-être en déceler l'existence. En outre, la description du bouclier canadien avec ses roches pré-cambriennes — «les plus vieilles du monde» —, des participations habilement orchestrées à diverses grandes expositions internationales soigneusement publicisées, et la découverte en 1858 de ce que l'on croyait être la plus primitive des formes animales fossiles connue — baptisée par William Dawson, principal de McGill et lui-même éminent géologue, *Eozoon canadense* — allaient aussi aider à asseoir la réputation de la Commission géologique et à nourrir une fierté canadienne, d'ailleurs parfois jus-

qu'à l'extravagance. Ainsi en 1880, un avocat torontois dans la mouvance du mouvement «Canada First», William Norris, écrivait: «it may not be too much a stretch of the imagination to think that as it [Canada] is the latest developed portion of a new world — as it was the first by millions of years, to nurse and cradle in her bosom the first spark of animal life in the eozoon, — it may be the country where at last great and fully developed humanity may find its fitting habitation and abode.» En fait, sans nier le poids des facteurs politiques dans la genèse de l'Acte de 1867, Suzanne Zeller estime que la Commission géologique du Canada a joué dans cet épisode fondateur de l'histoire du Canada un rôle bien plus central que les historiens ne l'avaient jusqu'ici reconnu. William Dawson aurait fait preuve d'une plus grande perspicacité en déclarant en 1868: «Nature has already taken hold of the mind of Young Canada, and is molding it in its own image.»

De par son objet, la géologie renvoyait immédiatement à des préoccupations territoriales; qu'elle ait pu jouer un rôle dans la formation des conceptions donnant forme à l'entreprise canadienne au 19^e siècle tombe sous le sens. Mais la curiosité du lecteur sera peut-être davantage encore sollicitée par l'affirmation qu'après la géologie, ce sont les travaux sur le magnétisme terrestre et la météorologie qui ont le plus contribué à la conception que les Canadiens ont alors pu se faire d'eux-mêmes et de leur place dans le monde. Mais après tout, la nordicité canadienne conférait au climat des traits propres et les efforts pour déterminer le pôle nord magnétique sur le territoire canadien pouvait renforcer la perception du caractère unique du pays. Géomagnétisme et météorologie eux aussi renvoyaient à des spécificités territoriales. À partir de Toronto surtout allait s'organiser un réseau complexe, aux performances plus ou moins cohérentes et constantes, d'observations sur les phénomènes magnétiques et climatiques. Cette forme coopérative de recherche, au moins pour certains de ses protagonistes, comme Henry Lefroy et Egerton Ryerson, présentait l'avantage de servir d'«adhésif culturel» et d'appuyer la formation d'une rhétorique nationaliste canadienne: le Canada apportait sa contribution spécifique à des questions d'intérêt international. En outre, géomagnétisme et météorologie obligeaient encore une fois à l'étude de phénomènes débordant l'exiguïté de la Province du Canada et contribuaient à modifier en l'élargissant la perception que se faisaient les Canadiens de leur domaine naturel. Ces effets sociopolitiques pourraient bien d'ailleurs avoir été les plus significatifs, car cette fastidieuse cueillette de milliers d'observations, fondée sur l'illusion alors courante que les lois de la nature peuvent se dégager du seul examen de faits soigneusement établis, n'allait conduire à aucun progrès scientifique d'importance.

La contribution canadienne à la science botanique allait en revanche se révéler plus féconde. Science victorienne par excellence, la botanique jouissait d'une immense popularité. Les travaux savants, accessibles à un large public possédant les rudiments de la science des plantes, eurent un retentissement certain. Cette passion commune pour la flore ne s'appuyait pas seulement sur la valorisation romantique de la contemplation de la nature ou sur le plaisir de s'initier ou de contribuer à l'identification et à la systématique des plantes; elle relevait aussi de visées profondément utilitaristes. La connaissance des plantes présentait un intérêt industriel et agricole; l'examen de la distribution géographique des formes de végétation devait aussi servir à l'évaluation des possibilités de colonisation de nouveaux espaces. En outre, à plusieurs égards,

l'étude de la botanique confortait la certitude d'une spécificité canadienne: notre flore s'imposait comme substantiellement distincte des flores européennes, mais surtout peut-être l'analyse de sa distribution géographique pouvait fonder une conception de la variation et de l'acclimatation qui allait, selon l'auteur, offrir une métaphore du développement futur du Canada. Ce qui vaut pour les plantes vaut pour les hommes et, pour reprendre les termes d'un auteur de l'époque, l'influence silencieuse du nouveau monde forgeait peu à peu un homme nouveau à partir des souches européennes. À son tour, la botanique était mobilisée pour alimenter le nouveau nationalisme canadien.

L'ouvrage de Suzanne Zeller, remarquable par l'abondance et la variété de ses sources, fourmillant de personnages souvent peu connus jusqu'ici, émaillé d'aperçus nouveaux, présente une thèse inédite dont l'application n'a heureusement rien de mécanique. Son livre est au contraire impressionnant de subtilité et de sens de la nuance. Il se peut que les spécialistes de l'histoire politique canadienne demeurent réticents à adopter cette lecture de la construction de l'idée d'une nation canadienne où l'activité scientifique aurait joué un rôle aussi prégnant, mais on peut en revanche être assuré que les historiens des sciences au Canada estimeront ce livre essentiel et désormais incontournable.

*Département d'histoire
Centre de recherche en évaluation sociale des technologies
Université du Québec à Montréal*

CAMILLE LIMOGES